

Les points de vue nouveaux, la découverte de sens hier encore ignorés là où tout semblait bien connu et fouillé à fond, ont fini par ne plus nous surprendre car l'une des conquêtes de notre temps est aussi celle des „lectures ouvertes” — c'est-à-dire qu'une œuvre d'art, lorsqu'elle est grande et authentique, se laisse déchiffrer par chaque critique dans une autre „clef”, apte à faire ressortir le caractère profond de ses significations autant que les propres conceptions de l'auteur qui s'y penche.

Dès lors, l'apparition d'un nouveau livre sur Caragiale — dû, cette fois, à l'un des plus féconds et avertis spécialistes du phénomène dramatique et du spectacle moderne, à l'un des esprits les plus sensible aux significations et à la manière dont elles prennent naissance, appelons cet auteur par son nom, Maria Vodă Căpușan — éveille la légitime curiosité d'apprendre quels nouveaux paramètres de l'œuvre caragialienne elle a bien pu trouver, par quoi elle a été tout particulièrement attirée chez Caragiale, sur quoi, enfin, elle a entendu mettre l'accent?

Le livre de Maria Vodă Căpușan réunit d'une façon fort heureuse l'objectivité et la subjectivité : la première, par ses méthodes structuralistes et sémiotiques ; la seconde, par l'expression de sa propre personnalité : sensibilité, univers spirituel, lectures personnelles, capacité associative. Pas à pas, avec chaque page, on découvre l'auteur lisant Caragiale. Le ton subjectif est décelable dès les premières phrases, lorsqu'elle nous communique son „embarras” devant les fiches insérées dans les bibliothèques, devant tout ce qui a été dit ou écrit par Caragiale ou sur Caragiale, lorsqu'elle nous avoue ses impressions quand elle a vu des spectacles de ses pièces, quand elle a entendu ses mots dans la diction des comédiens ou bien le rire explosif du public. Cette manière „impressionniste” est cependant bien vite abandonnée pour celle de la critique „structuraliste” ou „sémiotique” car tout ce qui, de prime abord, semble „impression”, se transforme en démonstration scientifique, solidement étayée.

Ne manquent pas non plus du livre de M. Vodă Căpușan ni les considérations

sur Caragiale „auteur comique”, ni celles reliées à l'auteur tragique”. Ce n'est pourtant pas de la manière dont l'illustre écrivain a su enrichir ou servir les genres „classiques” qu'elle nous entretient, mais du créateur de mythes modernes, de l'artiste qui a lutté pour discréditer les faux mythes en leur substituant les vrais.

L'aspect le plus passionnant et d'ailleurs nouvellement découvert par elle dans l'œuvre de Caragiale est celui de sa permanente relation avec les lecteurs, avec le monde. Il ne s'agit pas d'une relation abstraite, mais bien concrète au contraire, celle du publiciste qui écrit pour ses lecteurs, qui entend les attirer, les conquérir par une adresse directe ; c'est aussi celle de l'homme de théâtre désireux d'être immédiatement compris, maître de ses moyens et des secrets de son métier. De là, l'un des grands thèmes de la création de Caragiale, à savoir reconnaître de la grande influence exercée par les moyens de communication, par les journaux et leur lecture, reconnaître que la lecture de la gazette signifie un véritable acte d'initiation (voir *O noapte furtunoasă* de Caragiale). En analysant ce que l'on a appelé le „texte impur”, Maria Vodă Căpușan se réfère à la manière dont le dramaturge insère dans ses nombreuses esquisses les petites annonces des journaux, les faits divers, les télégrammes etc. Il crée ainsi un ton de parodie et, dans le même temps, il met les bases de la future technique des „collages”

solidement plantée beaucoup plus tard par l'apport des arts plastiques.

Sans nullement nier le réalisme de l'œuvre de Caragiale, l'auteur attire cependant l'attention sur le fait que l'apprécier et en porter des jugements de valeur seulement à partir de ses liens avec l'époque et la force d'observation de l'écrivain dénote une optique par trop bornée. Car, il transgresse son temps par sa capacité de généraliser l'expérience humaine, par sa force de créer de nouveaux „mythes” — celui de la „dépersonnalisation” (voir son unique et inimitable „propre-à-rien”), celui de „l'individualité retrouvée” (né de son désir de fraterniser avec tous ses semblables, de transgresser le quotidien). Ses innombrables „propre-à-rien”, sans personnalité, sans nom ou avec des noms de leur espèce, qui se laissent facilement manoeuvrés par tout ce qu'ils entendent, qui prêtent foi à tout ce qu'on leur dit sans distinguer entre vérité et mensonge, ne sont que les précurseurs des aliénés de la littérature contemporaine, les suggestives incarnations de nombre de thèmes majeurs des écrivains modernes. Sans contrelit, Caragiale leur oppose le type du genre de Ion (*Năpasta*) ou bien les héros de ses nouvelles, tous ceux qui entendent lutter pour la justice et souffrir pour l'humanité.

D'après Maria Vodă Căpușan, sa création renferme un autre héros encore, moins ordinaire celui-là : le public. Caragiale l'observe avec attention et avec cœur. Le public est toujours présent. Tout autant dans *O scrisoare pierdută* que dans ses nombreuses esquisses, pièces etc. Vivant, sensible, attentif, bruyant, influençable. L'écrivain le décrit, l'observe, l'apprécie, le critique, le dépeint amorphe ou personnifié, mais toujours authentique et convaincant. Il détermine pour une bonne part la valeur de l'œuvre caragialienne car il accentue le caractère oral de celle-ci : ce public impose un verbe percutant, coloré, suggestif ; il impose même une bonne visibilité, car Caragiale est non seulement un grand écrivain mais aussi un grand dramaturge, qui en affirmant désigne.

Incitant et téméraire, le livre de Maria Vodă Căpușan se range parmi les meilleures études sur Caragiale. Il dénote dans le même temps qu'il existe nombre d'aspects inexplorés, d'autant plus que l'on se trouve, avec Caragiale, devant un cré-

ateur de „signes” et que la distance entre signifié et signifiant n'est pas, chez celui-ci, des moindres.

Ileana Berlogea

\* \* \* Collection IZVOARELE MUZICII ROMÂNEȘTI, vol. I et II, éditeur : pr. Gheorghe Ciobanu, Bucarest, Ed. Muzicală, 1976, 1978.

Si les recherches roumaines d'histoire ou d'histoire de la littérature témoignent de maturité, c'est qu'elles se fondent sur des sources documentaires dûment et depuis longtemps constituées, alors que la publication systématique des matériaux musicaux ne date que depuis peu. En effet, ces dernières années seulement a pris forme la précieuse initiative de publier une série intitulée «*Sources de la musique roumaine*» qui comprend plusieurs volumes. Nous nous arrêterons ici aux deux premiers : ils renferment des recueils de folklore et de chansons profanes (pour ainsi dire „du siècle”) — vol. I — ainsi que des mélodies vocales, instrumentales et psaltiques des XVI<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècles — vol. II —. Tous les deux ont été édités par le professeur Gheorghe Ciobanu.

Le plan d'édition de toute la série, tel qu'on le propose dans la préface du I<sup>er</sup> volume, même s'il est encore susceptible d'ajouts, offre néanmoins une image suffisamment circonscrite des principales lignes de développement de la musique à travers les époques de l'histoire du pays et à partir des plus importantes catégories de documents qu'il est opportun de publier. L'ensemble de l'édition ne peut, pour des raisons objectives, correspondre à la chronologie des sources — le stade actuel des recherches ne permettant pas cet ordre idéal — de sorte qu'au lieu de comprendre les plus anciens témoignages, le premier volume porte tout au contraire sur le XIX<sup>e</sup> siècle. L'époque proposée par l'éditeur va de 1823 à 1866, soit un temps marqué par l'apparition des premiers textes imprimés de musique psaltique dûs, à Macarie Ieromonahul (l'hiéromoine Macaire), et par le premier concert symphonique. On pourrait objecter que ces deux événements se produisant sur des plans différents — l'un sur celui de la création, l'autre sur celui de la vie musicale — il est difficile d'établir une conne-